HEBDOMADAIRE: 15 fr. — IIe année — Deuxième série: n° 19 — MARDI 17 MARS 1953

CONTRE COURANT

Ce qu'il faut dire

NON, NON ET NON !

NON, je ne ferai pas un article sur Staline! Voilà, tout de même, une hémorragie cérébrale qui a fait trop de bruit dans le Landerneau et une mort qui a trop peiné MM. Eisenhower, Churchill et Auriol pour qu'on y revienne. Jusqu'à M. Georges Bidault qui y a été de sa larme, qui ne veut pas y croire. Pourquoi réveiller d'aussi sincères et pénibles douleurs?

Et puis que pourrai-je dire, après tout, que vous ne sachiez déjà, que vous n'ayez lu, imprimé dans votre journal?

Je sais bien que le destin de cet homme est exceptionnel et que sa rareté même explique en partie l'émotion qui se manifeste de par le monde. Une ascension foudroyante qui a pour point de départ l'échoppe d'un savetier dont la femme est servante et qui, en dépit de sa condition misérable, se paie le luxe d'une nombreuse famille. On mettra Josef au séminaire, puisqu'il paraît intelligent, sinon pieux. Et chacun sait que dans tous les pays, même les plus pauvres, un prêtre crève rarement de faim.

Mais peut-on se plaire dans ce saint milieu lorsqu'on a en soi des aspirations autrement plus hautes? Le gosse en a un tel dégoût qu'il devient athée, puis révolutionnaire.

Allons bon, me voilà sur la pente, j'allais vous parler de ce jeune Koba qui s'appelait réellement Josef Vissarionovitch Djougachvili et qui allait illustrer le nom de Staline. Vous dire, après tant d'autres, que jeune militant bolchevik il attaquait les trains, pillait les banques pour emplir les caisses du parti et soutenir l'action révolutionnaire contre l'autocratie tzariste, qu'il fut déporté sept ou huit fois en Sibérie, qu'il s'en évada plusieurs fois et que la révolution l'en libéra. Enfin toute la lyre...

Tranquillisez-vous je ne vous aurais pas dit ce qui se colportait au Vatican — il a fallu qu'il meure pour que nous sachions à quel point il y était considéré — dans l'entourage du pape qui voyait en lui « une âme rédimée par le Christ », ni les lamentations venant de son Eglise pieusement publiées par l'*Humanité* qui nous a dit le garçon excellent qu'il était, comment il embrassait les fillettes qui lui offraient des fleurs. Et tout et tout... Dommage qu'elle ne nous ait pas parlé de la manière délicate dont il se débarrassait de ses rivaux; c'eût été là une occasion supplémentaire de les injurier à nouveau.

Non, si j'avais fait cet article je vous aurais plutôt dit qu'en tant que dictateur, tout comme les autres, je le tenais pour une canaille sanglante, un despote malfaisant, un gouvernant aussi néfaste que les autres, un fauteur de guerre, au même titre, malgré ses palinodies et son air faussement bonasse. Et de citer alors l'opinion exprimée par Georges Altman dans *Franc-Tireur* qui est, à mon avis, le plus exact de tout ce que j'ai lu à ce sujet: « Faut-il croire que la ténacité, la ruse, la froide cruauté, l'absence totale de scrupules, la volonté de fer suffisent pour dominer les hommes et faire, au moins un temps, l'histoire? » Et aussi qu'il était responsable, après Lénine, de la faillite du mouvement ouvrier dont il a capté les aspirations généreuses, qui donnaient aux hommes de cœur une raison de vivre et de lutter, au profit d'un parti tentaculaire, monstrueux qui fait flèche de tout bois pour se hisser au pouvoir et dominer le monde.

Mais je m'aperçois que je suis en train de...

Ah! non, non et non,

JE NE FERAI PAS CET ARTICLE SUR STALINE!

Louis LOUVET.

AMIS PARISIENS

Ce samedi — 14 mars — vous êtes attendus aux Sociétés savantes entre 20 et 21 h. Ne l'oubliez pas. (Programme en dernière page.)

LE FRANCHISME ET SA THÉORIE DE LA MONNAIE

II

Quelle que soit son occupation, le travailleur, artisan, ouvrier, employé, reçoit un salaire qu'il échange lui-même contre des produits de travail.

S'il y avait équivalence entre salaire et travail, c'est-à-dire production, l'ouvrier consommerait *en valeur* exactement ce qu'il produirait. L'ouvrier devrait aussi pouvoir consommer après avoir produit grâce à l'épargne, ou avant d'avoir produit grâce à l'emprunt, tout en sauvegardant le principe d'équivalence. La réciprocité et interdépendance entre l'épargne et l'investissement garantit en général à tout moment l'équilibre entre la production et la consommation.

Mais notre argent actuel ne permet pas ce simple mécanisme, il n'est pas toujours prêt à faire l'échange, il peut se cacher il peut se retirer, il peut être thésaurisé.

Le patron répond à l'ouvrier qui lui demande du travail : « J'ai des machines, j'ai des outils mais je n'ai pas d'argent pour acheter les matières premières et non plus pour te payer. Si je fais escompter mes créances et mes traites, je perds 4 % ou plus et je n'ai pas d'argent plus tard pour payer mes propres dettes et si je cherche à emprunter ou bien je ne trouve pas de capitaux ou bien je paye 7 % ou plus d'intérêts. Et quand bien même je produirais, qui m'achètera mes produits ? Les masses n'ont pas d'argent, elles sont en chômage comme toi, ou leur patron paie des salaires de famine parce que les charges des capitaux les étouffent.

Que peut répondre, s'il est franc, le capitaliste au patron qui lui demande de l'argent ? « Je ne suis pas aussi pressé de te prêter de l'argent que tu l'es de vendre tes produits avant qu'ils ne se détériorent. Si je ne te donne pas d'argent, tu produiras peu et tu paieras peu de salaires. Les gens auront peu d'argent pour acheter tes produits et tu baisseras tes prix, ce qui augmentera le pouvoir d'achat de mon argent, c'est un enrichissement du numéraire. Je deviens toujours plus riche. Mais je ne suis pas un ogre et je veux bien te donner un peu d'argent, tu me paieras des intérêts. 4 % d'intérêts de base plus pour quelques % comme prime de risque (qui sait si ton affaire est vraiment sûre) plus quelques % pour égaliser le pouvoir d'achat en escomptant la hausse et encore quelques % pour l'insécurité en général. N'oublie pas, continue le capitaliste, que je suis encore modeste; si je te donne de l'argent, tu paieras des salaires, tes ouvriers affamés se jetteront sur les marchandises, les affaires marcheront, les prix monteront. Mon argent s'effondrera dans la hausse des prix. Mais je suis prévoyant, j'ai acheté des papiers à revenus variables : tes actions, et je suis *le premier* à te demander le tribut de cette bonne conjoncture de dividendes J'achète aussi les matières premières dont tu as absolument besoin et je te les revendrai avec un bon bénéfice. Leurs prix montent aussi et je partagerai le bénéfice avec mon collègue de la rente foncière. » Ainsi conclut le capitaliste ?

C'est ainsi que la richesse s'accroît d'elle-même. Ce n'est ni par le mérite, ni par la faute, ni par le travail du capitaliste. C'est un privilège qui lui donne le pouvoir et dont la base est la pauvreté et la misère des autres. C'est parce que les autres sont pauvres, sont dans la misère qu'ils ont besoin de la richesse. Et comme ils ont absolument besoin de la richesse pour pouvoir subsister ils consentent facilement à payer un tribut, à abandonner la plus grande partie du fruit de leur travail.

Et voilà les faits ou plutôt les méfaits de notre monnaie, moyen d'échange actuel. La qualité de la monnaie de pouvoir faire la grève envers l'échange, de pouvoir se retirer et de refuser ses services lui donne une valeur pratique et réelle et par là une supériorité sur les marchandises. Il importe peu si cette valeur pratique et réelle est due à une valeur intrinsèque ou à la législation qui fait que les lois d'émission et de circulation de la monnaie de papier la rendent similaire à la monnaie d'or.

Pour que nous puissions avoir un moyen d'échange apte et convenable il faudrait retirer à la monnaie cette qualité désastreuse.

La proposition franchiste vise l'égalité théorique et pratique entre les marchandises à échanger (sol excepté) et le moyen d'échange en imposant au *numéraire* une perte de valeur égale à la moyenne des pertes de valeur des marchandises en général. Cette perte de valeur de 4 % à 6 % environ ne s'applique qu'au numéraire. Les créances et par là aussi l'épargne garderont leur valeur. Par contre il en résulte l'obligation pour le numéraire de s'offrir à l'échange exactement comme les marchandises et le travail y sont obligées. Il est donc prévisible qu'il n'y aura plus manque de moyen d'échange quand les marchandises voudront être échangées.

La dualité monétaire s'effondrera. La « richesse » ne se constituera que par le travail et ne se maintiendra que par le travail dont chacun jouira de la pleine valeur. La justice dans les relations entre individus sera rétablie, il y aura égalité des valeurs entre le donné et le reçu, entre le travail et le salaire, entre la dette et la créance. Aucun ogre n'exigera son tribut.

(à suivre).

Siegfried KLEINSCHMIT.

Si vous en avez les moyens souscrivez un abonnement de soutien

RÉFLEXIONS

(grenues mais pas sottes)

L'affaire Finaly, qui cache paraît-il une question de gros sous — car en récupérant les gosses, on met la main sur l'héritage, pas mince, des Finaly de la Banque des Pays-Bas ? — ne saurait nous intéresser, vue sous cet angle.

Mais elle démontre, s'il en était encore besoin, le CRIME impardonnable de l'Eglise et de toutes les Eglises, y compris la stalinienne, qui consiste à accaparer de jeunes âmes, et à les façonner au seul bénéfice de quelques hauts dignitaires complices des beaux régimes d'abrutissement des masses.

Laissons les enfants atteindre l'âge de raison, et bien peu, éprouveront le besoin de choisir une religion, cet opium exécrable.

⁂

Des morts, chez Gévelot à Sèvres, c'est regrettable, bien sûr. Il faut bien fabriquer des cartouches, pour tirer le lapin. Mais s'il n'y avait que cela la poudre noire n'est pas très dangereuse.

Il y a hélas, ces sacrées grenades sous-marines et nous savons bien que dans notre triste société, il n'est pas toujours facile de choisir un métier utile ou simplement inoffensif. Tout de même, tant que des mères consentiront à fabriquer des engins de mort, pour envoyer par le fond les fils d'autres mères et réciproquement, après avoir payé par leurs impôts ces saletés scientifiques, circonstance aggravante, ce sera à désespérer de l'espèce humaine.

GINO.

Imprimerie spéciale de *Contre-courant*
34, rue des Bergers, Paris-15e
Le gérant : HAINER.

nos tendances

La tâche est à recommencer

Fragment d'un livre inédit: « Un cas de conscience: Romain Rolland »

JETER un pont entre le rêve d'art et l'action sociale, Romain Rolland croyait avoir réalisé enfin, dans la dernière étape de sa vie de créateur et de combattant, cette harmonie entre les contraires. Autrefois, les grands artistes annonciateurs « chantaient le soleil avant le jour »; aujourd'hui, « le jour enfin se lève, à leur appel ». Car le rêve d'art « n'est plus tissé de la seule substance prophétique du génie », mais de la matière même du réel. Avant, même au temps d'un Richard Wagner qui, désespérant de trouver en Europe un public compréhensif, écrivait ses drames musicaux pour le public imaginaire d'un autre continent, « les génies de l'art étaient forcés de se créer, en même temps que l'œuvre devancière, l'illusion — la prévision — du peuple à venir qui reconnaîtrait en elle son propre chant ».

On pourrait appliquer à Rolland — à l'auteur de *Jean-Christophe*, de *Colas Breugnon*, de *Clerambault*, de l'*Ame enchantée* — ce qu'il disait de Wagner. Mais, par son action sociale, par sa participation aux mouvements internationaux des intellectuels révolutionnaires, il avait jeté *son* pont entre l'art et le peuple : « A présent, le peuple est là. Nous ne sommes plus seuls. Nous œuvrons ensemble. Même si ce doit être toujours le rôle du grand artiste, de devancer le stade présent, d'évoquer déjà la plénitude de ce qui s'annonce aujourd'hui, il appartient au même chantier que les autres équipes de travailleurs. Et, tous ensemble, ils édifient sur les mêmes plans, comme jadis les peuples constructeurs de cathédrales. »

Ainsi Rolland, avec les héros de ses romans, sans séparer leur cause de celle de la communauté, se trouvait « du bon côté de la barricade ». Ses héros vivent et meurent pour tous les hommes. Unis au peuple, par leur esprit ou leurs œuvres, ils le servent, ils se sacrifient pour lui, étant eux-mêmes un peuple, « un peuple de travail, toujours en marche ». Leur individualité est, par essence, collective. En ce qui concerne le « sacro-saint individualisme », un de ces mots fétiches que Rolland et d'autres consciences libres ont défendus durant leur jeunesse, une longue et pénible expérience au travers d'illusions et d'erreurs leur a montré finalement que cet individualisme servait des « idoles pourries..., une culture astucieuse, rompue au jeu des mots idées qu'on vide de leur substance pour les remplir d'intérêts contraires aux idées ». *Liberté de l'esprit! Droits de la conscience et de l'individu!* Consignes défendues avec « une passion naïve et emportée » — mais qui n'étaient que les « enseignes des trafiquants qui les exploitaient ». Les véritables esprits libres, de toutes les époques, les Swift et les Voltaire « ont fait leur tâche d'arracher le masque au fourbe esprit d'un temps et d'une caste, qui met dans le sac les plus nobles et les plus purs idéaux humains et qui fait passer sous leur nom ses abus ». Cette tâche est perpétuellement à recommencer. Il faut dénoncer le mensonge des mots idées, des mots idoles, devenus plus nombreux, plus puissants et malfaisants dans notre époque collectiviste, totalitaire. Rolland reconnaît que, pour transpercer ces mots idoles, il eût fallu les flèches vengeresses d'un Voltaire. « Mais le Voltaire nous a manqué. Nous n'avons pas su *écraser l'infâme* ».

Il précise que même de l'autre côté de la barricade, d'où devait nous venir « l'exemple de la libération, du puissant mouvement communiste, il a manqué le don du verbe nécessaire pour opposer aux masques menteurs de nos grands idéaux, trahis par la civilisation bourgeoise, leur vrai visage et leur virile réalité, dans le monde nouveau qui s'édifiait ». *Pourquoi?* Rolland pensait alors que dans la violence du combat on est plus attaché à la critique âpre de ce qu'on détruisait, « qu'à évoquer, à exalter ce qu'on aidait à naître: l'homme nouveau, le vraiment libre, le vraiment soi, l'*Un qui est tous* ». Mais aujourd'hui, après une vingtaine d'années, ces lignes de Rolland trouvent la réponse amère, inévitable, de la réalité : la tâche est à recommencer. Arracher « les masques menteurs de nos grands idéaux »... « transpercer les mots idoles » que ce même mouvement communiste, en fondant un Etat absolutiste, a lancé partout pour assujettir les multitudes de travailleurs. Jamais, peut-être, un mouvement politique, comme le bolchevisme, n'a abusé d'une manière si forcenée de ces mots idées, de ces mots idoles au nom de l' « ordre nouveau », de la justice, de la paix, de l'égalité, de la liberté, etc... Où est-il, cet homme nouveau, vraiment libre, vraiment soi, que Romain Rolland croyait voir naître dans la patrie du Prolétariat »? De ce proletariat qui fut trahi, asservi par une minorité de politiciens, spécialistes du coup d'Etat, et qui, en

proclamant une « révolution mondiale », une « révolution permanente », ensuite « le socialisme dans un seul pays », ont utilisé les mêmes armes que leurs adversaires : le mensonge systématique, le fanatisme, l'astuce, l'impitoyable violence contre l'individu et les masses.

Oui, la tâche est à recommencer. Elle est plus pénible, plus douloureuse, puisqu'il s'agit (pour employer les mots mêmes de Rolland) de « la réalisation pleine et saine d'une société socialiste ». Cette tâche d'arracher les masques menteurs, de dégonfler les mots fétiches est déjà commencée, par des compagnons de la première heure de la Révolution russe. Ils sont toujours plus nombreux à reconnaître la vérité. Nous citons ici un seul témoin, et non des moindres, qui a lutté longtemps dans la mêlée et qui nous a laissé une riche documentation. C'est le livre posthume de Voline : *La Révolution inconnue* (1917-1921) (1), et que tout historien objectif et tout ami sincère du peuple russe devraient lire et confronter avec l'histoire officielle. Voline n'ignorait pas les messages de Rolland en faveur de l'U. R. S. S. Il écrivait, par exemple : « Dire qu'un Romain Rolland affirma n'avoir pu établir l'existence d'une justice administrative en Russie !... La répression déchaînée, la violence contre le peuple, la terreur : tel fut le couronnement de l'œuvre des bolcheviks, de leur régime dit soviétique ». Et, après avoir rejeté la tentative de justification de ces horreurs au nom des intérêts de la Révolution, Voline arrache les masques : « Les révolutionnaires en général, et des centaines de milliers de travailleurs, ont été anéantis en Russie par une nouvelle autorité et une nouvelle couche privilégiée qui, comme toutes les autorités et toutes les couches privilégiées du monde, n'ont plus rien de l'esprit révolutionnaire et ne se maintiennent au pouvoir que par la soif de dominer et d'exploiter à leur tour. Leur système s'appuie sur la ruse et la violence, comme dans n'importe quel système autoritaire et étatiste, nécessairement dominateur, exploiteur et oppresseur... Le régime « communiste » étatiste n'est qu'une variété de régime fasciste. Il est grand temps que les travailleurs de tous les pays le comprennent, qu'ils y réfléchissent, qu'ils tirent de salutaires leçons de cette formidable expérience négative « (pp. 320-21). »

En écrivant ces lignes, en décembre 1939, au commencement de la seconde guerre mondiale, quand le bolchevisme était en train « de sortir de ses frontières, de sa cage russe », Voline ajoutait qu'il n'avait pas le moindre doute sur la nature du jugement définitif. Les événements ultérieurs ont confirmé le jugement de Voline, témoin et victime de la tragédie russe. Après la victoire et la « libération », le bolchevisme, rentré dans sa « cage russe », derrière le rideau de fer, cherche par les mêmes moyens d'oppression, de mensonge, d'esclavage et d'assassinat, à se maintenir au pouvoir. Et s'il sort de nouveau de ses frontières (plus amples qu'elles n'étaient avant 1917) ce sera pour essayer la *dernière* diversion de tout régime dictatorial, bourgeois ou populaire : la guerre contre un ennemi extérieur, pour mieux enchaîner son ennemi du dedans — les peuples « fédéralisés » et le néo-prolétariat révolutionnaire.

Eugen RELGIS.

(1) *La Révolution inconnue* par Voline, un fort volume 450 fr. (franco recommandé 520 fr.).

LA SEMAINE PROCHAINE :

RENE GUILLOT

LA VITRINE *du libraire*

LA POLOGNE SOUS L'OCCUPATION par J. Malare et Lucienne Rey. — On connait le sort pitoyable de la Pologne soumise à la double domination de l'Allemagne hitlérienne et de la Russie stalinienne. Les auteurs du présent livre étudient très objectivement les transformations politiques, économiques et sociales que subit la Pologne depuis 1944, date à laquelle l'occupation soviétique a succédé à l'occupation allemande. Ils soulignent certes l'importance du facteur économique, mais aussi celle des autres éléments, grâce auxquels l'U.R.S.S. se targue de dominer ce pays qui réagit, collectivement et individuellement.

LES ECHAPPES DU PARADIS, 8 témoignages recueillis par C.A. Smith. — La presse aux ordres de Moscou nous représente sans cesse l'U.R.S.S. et ses satellites comme des annexes du Paradis terrestre, où tout ne serait que joie et bonheur. Il faut être le dernier des niais pour ajouter foi aux bobards des thuriféraires du « Père des Peuples ». Il serait injuste de nier les progrès réalisés en U.R.S.S. depuis l'instauration du régime soviétique; mais de là à faire l'apologie d'un système basé sur le capitalisme d'Etat et un autoritarisme dont on n'a pas idée dans les nations capitalistes, il y a loin ! Le progrès réalisé y est basé sur une exploitation systématique et raffinée de millions de pauvres êtres, utilisés jusqu'à la mort dans des conditions abominables de vie... Si les populations de l'U.R.S.S., de ses satellites étaient aussi heureuses que les intéressés le disent, pourquoi tant de leurs membres chercheraient-ils à s'en évader ? Pouquoi les maîtres de l'heure s'efforceraient-ils de les y retenir ? Et surtout pourquoi les autorités du Paradis terrestre empêcheraient-elles les « malheureux » d'au-delà du rideau de fer, d'en admirer les charmes et d'être conquis par leur attrait ? La vérité est hélas ! tout autre. Les huit témoignages de ce livre en font foi ! A. DAUDE - BANCEL.

(*Ces deux livres aux Editions du Fuseau (diffusion Plon).*

PERMANENCE. — Les animateurs de « Contre-courant » tiennent une permanence les mardis, jeudis et samedis de 15 h. à 18 h., 11, rue de Sévigné (boutique rose), Paris-4e (métro: Saint-Paul ou Chemin-Vert).

AVANT LE CONGRÈS DES CAMARADES ITALIENS

Bonneteurs

L'effronterie du gappisme (1) ou plutôt celle de ses hérauts, est incommensurable. Dans un récent numéro de l'*Impulso*, ils proclament qu'ils tiennent haut et ferme la bannière de Saint-Imier.

Certainement, la fouille des archives et des bibliothèques et l'épluchage des vieux journaux ne leur a servi à rien; cela ne les a pas mis en face de la vérité historique de laquelle avec une solennité d'apprentis érudits, ils aiment si souvent se réclamer.

Eux qui nous accusent d'ignorance et d'incompréhension parce que nous avons osé prendre Saint-Imier comme point de départ de la formation de la pensée et du mouvement anarchistes, ils revendiquent maintenant cette date comme leur chose, en en oubliant la vraie raison, la vraie nature.

Saint-Imier est la révolte des sections de l'Internationale qui avaient adhéré à celle-ci par un sentiment de liberté à l'origine duquel nous retrouvons comme force animatrice l'influence de la critique libérale de l'étatisme, révolte contre l'organisation autoritairement pensée et pratiquée.

Et c'est pour cela que leur prétention d'être les interprètes et les continuateurs de Saint-Imier est un scandale et une incongruité, puisqu'ils sont les soutiens obstinés des méthodes organisatrices et de leurs conclusions autoritaires contre lesquelles Saint-Imier s'insurgea.

Mais aux oracles du gappisme il ne coûte rien de se contredire et de fausser l'interprétation historique. Ils en tirent même argument, si l'on peut dire, pour considérer comme des ânes quiconque ne sophistique pas la vérité historique et ne donne pas des faits advenus et des paroles prononcées dans le passé une interprétation arbitraire.

Si les camarades de Faenza ont dit que Saint-Imier quelles qu'en furent les causes et l'expression, n'est pas suffisant à lui seul pour remplir le programme d'un congrès, c'est précisément parce que, comme point de départ, ce fut plutôt une question de méthodes que d'idéologie.

Au cours des quatre-vingts années qui suivirent ce congrès, l'idéologie anarchiste et le mouvement s'enrichirent d'expérience et sous la pression des faits approfondirent le fossé qui les sépara toujours davantage des manigances autoritaires et réformistes du socialisme. C'est une usurpation des principes de Saint-Imier que tentent aujourd'hui les gappistes, avec une habilité de jongleurs de foire, pour s'en faire un drapeau dont la hampe, si elle était douée d'une conscience, devrait automatiquement s'abattre sur leur croupe d'impudents remanieurs de l'histoire. Usurpation qui ne détonne pas à côté de leurs doctrines et même de leurs expressions empruntées à d'autres. Cela ne nous étonne pas et c'est pour cela que nous pouvons assister sans mauvaise humeur à leur comportement de victimes pleurnichardes, vieille tactique qu'emploient ceux qui veulent brouiller les cartes.

Qu'on en juge : « Le procédé est typique à travers lequel les révisionnistes (les revisionnistes, ne serait-ce plutôt eux qui voulaient éplucher le traditionnalisme du mouvement et examiner avec minutie un anarchisme désormais dépassé ?) sont arrivés au désaveu des principes de Saint-Imier.

« Tout d'abord, dans la presse des revisionnistes, parut une série de résolutions par lesquelles, pour la n^me^ fois, les G.A.A.P. étaient déclarés hors du mouvement, au nom des principes de Saint-Imier que les G.A.A.P. auraient précisément violés en théorie et en pratique.

« Il y eut une pitoyable kyrielle de motions par lesquelles leurs compilateurs démontraient ou n'avoir rien compris aux principes de Saint-Imier ou de juger la position des G.A.A.P. sans les connaître et sans vouloir les connaître. Ce fut une grossière turlupinade jouée à des centaines de camarades par quelques sectaires qui avaient jeté à tout hasard dans le débat les principes de Saint-Imier.

« Mais à un certain point les orchestrateurs de la campagne ont dû se préoccuper du fait que par excès de zèle on ne finisse par prendre au sérieux lesdits principes et qu'on ose — chose horrible — les comparer avec les thèses du G.A.A.P., pour s'apercevoir de l'analogie étroite, de l'équivalence directe en ligne historique et en ligne théorique des deux documents ».

Puisqu'il est question d'analogie, on peut facilement comparer la position de critique et de répulsion de la presque totalité des anarchistes italiens vis-à-vis de la prédication gappiste à celle des camarades qui se réunirent à Saint-Imier pour repousser l'arrogance autoritaire de Karl Marx dictant ses lois.

Mais, arrivé là, le bonneteur feint de n'avoir pas compris les vraies raisons de notre hostilité envers ses manipulations théoriques avec lesquelles il veut cacher sa contrebande de marchandise philobolchévique. Marchandise qui a trouvé de faciles acquéreurs parmi certains anarchistes attirés par les parades communistes et qui, à travers le syndicalisme, se sentaient disposés à assumer le changement de dirigeants de masses, d'hommes-guides, d'organisateurs. Il feint de ne pas comprendre que le socialisme que nous répudions est précisément celui qui en créa les prémisses pour justifier l'imposition violente de l'Etat ouvrier.

Bien sûr, chacun est libre de souhaiter l'hégémonie du prolétariat, qui devra néanmoins payer l'élévation de ses chefs tout en restant une classe opprimée, mais ce que nous n'admettons pas c'est que dans ce continuel imbroglio, au fond duquel se profile l'échafaud de Prague, on ose demander la complicité de l'anarchisme, même clarifié.

Que pour soutenir sa thèse, on en appelle aux morts, c'est peut-être habile puisque les morts ne parlent plus. Mais en appeler aux vivants, c'est-à-dire à Failla, Mantovani, Marzocchi, Vella, Gervasio, Meschi, Sartini, Sassi, Pedio, Martorana et Proccacini, avec l'intention de les associer à son opération, cela nous semble une perfidie.

Agiter l'épouvantail, de façon sempiternelle, de « l'individualisme qui couve depuis des années dans le mouvement anarchiste » n'est pas seulement un aveu de haine envers ce que l'on peut avoir d'autonomie personnelle et collective, mais aussi un aveu d'ignorance, car l'individualisme est aux origines de l'anarchisme et c'est cela qui a formé sa physionomie libertaire.

Zoccoli a raison quand il affirme

---

(1) Les G.A.A.P. sont des groupes se réclamant de l'anarchisme ayant quelque analogie avec ceux de l'actuelle Fédération Anarchiste française. Dans un article du *Libertaire* (n° 330 du 16-10-1952) le Premier de cette fédération, en termes injurieux pour les militants restés fidèles aux principes stricts de l'anarchisme, couvrait ces G.A.A.P. de son aile tutélaire.

dans sa préface à l'*Unique* de Stirner, que celui-ci fut continuellement pillé par les anarchistes sans être cité par eux. Mais c'est sa critique impitoyable que l'on retrouve dans *Dieu et l'Etat* de Bakounine.

Certes nous ne prétendons pas que le prochain congrès anarchiste italien s'ouvre sous le signe de la revendication des doctrines de Stirner, de Tucker et de Mackay, et du désintéressement de la question ouvrière; nous ne brandirons pas la bannière de l'anticommunisme, si par communisme l'on entend celui de Malatesta et de Kropotkine, et nous ne sommes pas contre l'associationisme libre et volontaire, mais nous insisterons sur la nécessité d'élever une digue contre toute infiltration autoritaire et bolchevique.

Pour rester fidèle à la tradition de l'anarchisme que nous ne connaissons pas de seconde main.

GIGI DAMIANI.

SEBASTIEN FAURE

L'Imposture religieuse

Un vol. 300 fr. - fco.... 330 fr.

Mon Communisme

Un vol. 300 fr. - fco.... 330 fr.

Propos subversifs

Un vol. 300 fr. - fco.... 330 fr.

La véritable Révolution Sociale

Un vol. 200 fr. - fco.... 230 fr.

CONTRE-COURANT

Téléphone: Ségur 09-68

Animateurs: L. LOUVET et A. MAILLE

Seconde série: 24 nos

ABONNEMENT SIMPLE. — *France et Union française:* 300 fr. (24 numéros); 160 fr. (12 numéros). — *Extérieur:* 380 fr. (24 numéros).

ABONNEMENT DE PROPAGANDE. — CINQ CENTS FRANCS, comprenant la réception des 24 numéros et un versement au fonds spécial de prospection.

ABONNEMENT DE SOUTIEN. — MILLE FRANCS, comprenant la réception des 24 numéros, une aide accrue au fonds spécial de prospection, diffusion, propagande.

ABONNEMENT D'ESSAI. — CENT FRANCS, envoi de huit numéros (tendant à faciliter ceux de nos amis qui veulent intéresser à notre propagande des personnes susceptibles ensuite d'y adhérer elles-mêmes.)

ENVOI DES FONDS *nominalement* à Louis Louvet, 34, rue des Bergers, Paris (15e). Ch. postal 880-87 même adresse.

Dans la jungle autoritaire

Propos d'un Paria

LES BELLES AFFICHES

On se souvient encore de ces belles affiches qui « ornaient » les murs de la capitale pendant l'occupation allemande.

« Engagez-vous dans la Waffen SS » préconisaient les maîtres du moment. Les Juifs, les bolchos, etc., seront ainsi définitivement battus

On sait ce que cela a donné!...

Aujourd'hui, voici que de nouveaux placards qui évoquent ceux des nazis, attirent le regard de l'homme de la rue.

Il s'agit, cette fois, du recrutement des parachutistes coloniaux.

On voit un gars bien balancé, coiffé d'un béret et ayant en main un de ces instruments de mort perfectionnés qui font l'admiration des patriotes, professionnels et amateurs.

Au-dessous de cette image du parfait parachutiste colonial, on peut lire:

« Ma fortune: LA GLOIRE *»,*

« Mon domaine: LA BAGARRE *».*

Avec cela, dirait feu Gavroche, on n'est pas fauché!...

Malheureusement, ou heureusement (tout dépend du point de vue) il y a et il y aura encore longtemps des « bagarreurs », des gens qui veulent à tout prix se battre contre ceci ou pour cela.

Il ne faut pas s'étonner si d'habiles personnages exploitent cette particularité du caractère humain.

Parmi les plus belles couillonnades dont se réclament ces excités, l'une des plus usitées est ce qu'ils appellent « l'indépendance nationale ».

Pour l' « indépendance » des jaunes, des noirs ou des café au lait, — alors qu'il ne s'agit en fait que d'un changement de maîtres — ils enverront allégrement à une mort prématurée de pauvres bougres abusés.

Et il est possible que nous voyions sur les murs d'autres appels en faveur de ces combats de dupes et signés — pourquoi pas? — par une quelconque fédération dite anarchiste.

Pierre MUALDES.

DOUILLETTEMENT

Sacré Paria tu as failli me frustrer d'un écho. C'est que cette belle affiche faisait aussi mon affaire. Heureusement je l'ai regardée assez attentivement pour apercevoir le nom de son auteur. Un certain Douillet, Jean Douillet. As-t-on idée de signer d'un nom pareil une affiche semblable! Inciter les autres à la bagarre quand on est Douillet me semble faire œuvre de provocateur. A moins qu'une fâcheuse coquille ait ainsi transformé en douillet ce qui était, au demeurant, *douillé* — c'est-à-dire payé. Alors tout s'explique, on ne peut laisser sans ressources un producteur au talent si persuasif!

GANTS BLANCS, MAINS FRAICHES...

Nous avons enfin un ministre à la hauteur. Le fait est rare et mérite d'être signalé. Il ne s'agit pas de M. Bidault mais de M. Henry Bergasse qui sévit au ministère des Anciens Combattants. C'est un nouveau. Lors de sa nomination les photographies officielles témoignaient de sa jubilation. Le lendemain il se précipitait avec des fleurs au tombeau de l'Inconnu. Cela fait bien aux actualités. Remarquons en passant que c'est là une visite dont se dispense celui qui part. En tout cas les p. c. d. f. ont de quoi se frotter les mains de satisfaction. On va s'occuper d'eux. M. le ministre, dans une conférence de presse, s'est penché sur leur situation matérielle et morale, avec la plus grande sollicitude. Voilà enfin des mots nouveaux qui iront droit au cœur des porteurs de médailles et de petits rubans. D'autant plus que celui qui promet était des Saint-Cyriens qui avaient fait le serment d'attaquer en gants blancs et le casoar au képi. C'est, pour le moins, une sacrée garantie.

LA MAIN TENDUE

M. Pierre Bloch, de la *Ligue française contre le cancer*, n'est pas content. Il nous fait savoir que la quête faite en 1952 en faveur de la lutte contre ce fléau n'a rapporté que soixante-quinze millions de francs, soit à peine deux francs par tête de Français. Certes ce n'est pas mirobolant, surtout pour atteindre un but des plus louables. Ce que ne sait peut-être pas M. Pierre Bloch c'est que nous sommes tous excédés par ces sollicitations quasi hebdomadaires au profit de ceci ou de cela, d'utilité publique ou non. Alors chacun boude le tronc portatif sachant bien qu'il retrouvera, solidement fixée sur la caisse de son marchand d'œufs, de pain ou de pommes de terre, la tirelire récemment mise en place par les soins du SecOurS catholique. C'est ainsi que le pays est littéralement mis en coupe réglée par tous les mendiants de France et de Navarre. Qu'on donne à la *Ligue contre le cancer* le prix de quelques avions de bombardement que l'on s'abstiendrait de construire. Et nous applaudirons des deux mains.

MOWGLI.

AVIS

Ce numéro paraît en avance sur la date indiquée pour être envoyé in-extremis à nos camarades de la région parisienne avant notre fête. Il est adressé, couplé avec le numéro précédent, à nos lecteurs de province auprès desquels nous nous excusons.

LOUIS LECOIN

De prison en prison

Un vol. 180 fr. - fco.... 210 fr.

PAUL RASSINIER

Le discours de la dernière chance

Un volume in-16 jésus 570 fr. - fco rec. 625 fr.

CULTES ET RELIGIONS

Les fêtes : NOEL et PAQUES

Même en dehors des faits précédemment énumérés (1), la date des deux principales fêtes du catholicisme: Noël et Pâques, serait une indication, et comme une présomption de son étroite parenté avec l'ancien culte solaire. C'est le 24 décembre, à minuit que, chaque année, Jésus, suivant la version de l'Eglise, naît dans une étable de Bethléem. Et c'est vers le 22 décembre que les astronomes placent le solstice d'hiver, c'est-à-dire le moment où le soleil étant le plus rapproché de l'équateur, commence à remonter vers le zénith, et semble par là, naître ou renaître progressivement.

Que cette coïncidence, déjà bien singulière, n'ait pas frappé les masses incultes, il n'y a pas lieu de s'en étonner. L'observation étant ce qui leur fait le plus défaut. Mais ce qui devrait les surprendre, c'est la régularité de ces naissances s'ajoutant, se superposant les unes aux autres, depuis des siècles. Comment est-il possible qu'un homme ayant vécu 33 ans, au dire de l'Evangile, s'incarne annuellement dans le sein de sa mère le 25 mars, vienne au monde le 25 décembre, grandisse et meure entre cette date et le vendredi saint, qui a lieu généralement vers les premiers jours d'avril.

Tout cela ne tient pas debout.

Dira-t-on que c'est depuis sa mort qu'il revient ainsi sur terre accomplir sa douloureuse odyssée. Ce serait encore plus étrange. Un homme, fût-il Dieu, ne pouvant sous sa forme terrestre, évoluer aussi rapidement. Prétendra-t-on enfin que la Noël est une commémoration, un anniversaire? Qui oserait le soutenir. A aucune époque évêques et prêtres n'ont parlé de commémoration. C'est bien une naissance que l'on fête. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à écouter les chants que répercutent les voûtes d'église, dans cette nuit de Noël:

Il est né le divin enfant,
Jouez hautbois, résonnez musettes.
Il est né, le divin enfant,
Chantons tous son avènement.

On ne chante pas l'avènement d'un homme mort il y a dix-neuf cent vingt ans. Et ailleurs :

Le monde entier tressaille d'espérance,
En cette nuit, qui lui donne un sauveur,
Peuple à genoux, attends ta délivrance,
Noël, Noël, voici le Rédempteur, etc...

Oui, c'est bien une naissance qu'on célèbre. Et, chose plus curieuse encore, une triple naissance (représentée par les trois messes de minuit, de l'aurore et du jour) tout comme dans le culte védique Agni, le feu du foyer est triple. Il est même trois fois triple: et par son séjour dans chacun des trois mondes: terre, atmosphère et ciel, et par sa présence dans chacun des trois foyers, des trois sacrifices quotidiens. On aura beau essayer des diversions, plus ou moins théologiques; établir de subtils distinguos entre le Dieu moderne et ses prédécesseurs aryens les faits et les textes sont là. On peut opposer les recueils anciens à l'Ecriture, les Vedas à la Bible, seuls les aveugles volontaires et les gens intéressés au maintien du catholicisme, nieront cette parité.

Donc les croyants qui, la veille de Noël, s'en vont adorer Jésus, ne se doutent pas qu'en réalité leurs prières et leurs hommages s'adressent à Indra, ou à Vichnou, ces personnifications de la lumière et du soleil, chez les aryas. Naître dix-neuf cent vingt fois n'est le privilège d'aucune créature, même en lui supposant un lien de filiation avec la divinité. Tandis que le soleil, par son double mouvement de croissance et de décroissance, donne bien, dans la saison d'hiver, l'illusion d'une naissance et reproduit, pendant les autres, toutes les phases de ce développement hâtif, que l'on prête à Jésus mais qui sont inconciliables avec les conditions d'existence de l'être humain.

L'objection tirée de la Passion et de la mort du Christ n'est pas plus sérieuse (2). Si le soleil ne meurt pas, il disparaît du moins des semaines et des mois entiers sur ces continents asiatiques et africains, berceaux des religions mères. La saison des pluies, qui dure fort longtemps et se marque par les débordements périodiques des grands fleuves, a pour effet de le dérober aux yeux des habitants. Et, lorsque après cette éclipse momentanée, il apparaît plus brillant et plus fort, cette réapparition leur semble bien à tous une sorte de résurrection.

C'est pour cela qu'en dépit des prétentions de l'Eglise romaine, et de ses déclarations réitérées, nous persistons à croire, et à dire, que la plupart de ses fêtes : Noël, Pâques, l'Ascension, ne lui appartiennent pas en propre. Elles ont pour point de départ les religions naturalistes. En en faisant

(1) Voir les numéros précédents de *Contre-courant*.

(2) Historiquement, la Passion et le crucifiement, proviennent eux aussi, du védisme, et de la nature du rôle que jouait le Soma dans les sacrifices quotidiens. Nous spécifierons ici que le Soma est une plante des montagnes de l'Inde, dont la tige broyée produit un suc abondant. Ce suc recueilli dans des vases en métal, était mélangé avec du lait, ou du beurre. On laissait fermenter et la liqueur, ainsi obtenue, était versée chaque matin sur la flamme naissante du bûcher, d'où elle s'élevait en crépitant et en jetant au loin des clartés éblouissantes.

Cette liqueur, ce liquide s'enflammant au contact du feu, provoqua longtemps chez nos ancêtres, une surprise, mêlée d'admiration superstitieuse Enclin aux abstractions, ils virent peu à peu dans le Soma, une victime immolée pour le salut des hommes, puis un dieu intercesseur, fils de la terre, en sa qualité de plante, mais participant de la nature de son père, Indra, et servant de trait d'union entre l'hindou et lui.

Quelques citations du Rig-Véda feront mieux comprendre cette métamorphose religieuse.

« Les deux mains vont chercher la plante d'où s'extrait le Soma Heu-
« reusement industrieuses elles traitent comme une victime cet enfant de la
« montagne qui, pour notre bonheur, sous la douce pression du doigt, rend
« un jus savoureux et pur. » (S. IV, I. 2, h. 11).

Plus loin: « En faveur de l'homme purifié par la piété il couche ses
« fibres entre deux plateaux du pressoir, il quitte son premier corps et pour
« passer dans la coupe du sacrifice, prend une forme qui s'allonge et jail-
« lit. » (S. VII, I, 2 h. 7). « Soma s'unissant aux ondes, pousse un cri.
« Il livre à Manou son corps qu'il a dévoué aux dieux. Il dépose au sein
« d'Aditi (la terre) un enfant qui, un jour, nous fera obtenir une nom-
« breuse postérité. » (S. VII, I. 2, h 10).

Dans d'autres passages trop longs à citer, Soma est un dieu toujours jeune, toujours nouveau, qui se sacrifie pour les hommes, les sauve de la mort, et auxquels il apporte l'immortalité. C'est lui qui développe tous les mondes et qui étend les cieux. *Son sacrifice se renouvelle tous les jours « et le père suce le lait de celui qui est son propre fils ».* Descendu du ciel pour sauver les hommes il y remonte pour diriger Vichnou (le soleil) et l'animer. Oiseau *céleste*, il regarde d'en haut. Par lui les sourds entendent, les malades sont guéris, les boîteux marchent droit.

Voilà comment s'accomplissent toutes les transformations par une métaphore, ou une comparaison jetée en passant et qui sans cesse s'accuse de plus en plus, jusqu'à devenir une réalité.

la base de son culte, Rome a été simplement la continuatrice des coutumes, transmises à travers le temps et l'espace par les colonies hindoues, qui peuplèrent, avec la Perse, tout le continent européen.

Si du moins en s'assimilant les dogmes de ses devancières, le catholicisme s'était imprégné de leur morale, notamment de celle du mazdéisme, cette sœur du védisme, nous n'aurions pas à noter l'effrayant recul de civilisation que nous valurent sa prépondérance et ses quinze siècles de domination.

Jeanne DERVIL.

Bas le racisme!

Les antisémites parlent constamment de cette solidarité qui veut que lorsqu'un Juif, riche ou pauvre, est attaqué, tous les autres Juifs, de quelque situation qu'ils soient, se sentent touchés. Certes, le groupe ethnique juif, tout naturellement, se ressent tout entier d'une attaque faite à l'un de ses membres. Sa sensibilité a été aiguisée, mise à vif par les malheurs qui se sont abattus sur lui tout le long des siècles. Le moindre événement heureux ou malheureux, l'inquiète plus que tout autre. Les tortures, les massacres, les persécutions laissent, hélas, d'ineffaçables traces. De même que lorsque le cours de la liberté baisse de niveau, que sa lumière diminue d'intensité, que l'homme persécute son semblable pour des questions misérables, et fait s'assembler, s'unir, s'entraider les persécutés, de même les feuilles de certains végétaux, à l'approche du coucher du soleil, se replient sur elles-mêmes, se penchent les unes contre les autres.

Mais dans le domaine économique, dans le domaine social, s'il est encore parfois exact que les Juifs s'entraident, cela est de moins en moins vrai. L'exemple hitlérien nous a apporté la preuve contraire de cette prétendue solidarité. Beaucoup de capitalistes juifs ont aidé Hitler à ses débuts et l'économiste Leroy-Beaulieu a écrit fort justement: « La fameuse solidarité juive se trouve souvent en défaut ». A mesure que la lutte des classes s'accentue, le fossé qui existe entre les producteurs et les parasites s'élargit. Les patries, les nationalités, les religions, les affinités ethniques, tout cela s'estompe, s'évanouit pour ne laisser apparaître que des intérêts divergents.

Les riches, oui, pratiquent l'entraide, se tendent la main par-dessus les frontières. Aux milliardaires de la banque, aux pontifes de la politique, aux maîtres du commerce, les pauvres ouvriers importent peu. Dans cette lutte gigantesque mettant aux prises des classes antagonistes, il est bien question de races, des nationalités, de la religion ou de la couleur de la peau des individus!

La rationalisation, qui est l'art de tuer le plus vite possible la chair à travail, de faire des ouvriers de véritables bêtes de somme, ne connaît ni langage, ni origine, ni nationalité. Cherchez à distinguer l'origine de chacun des hommes composant une foule de grévistes; tâchez d'inscrire un nom de pays ou de peuple sur chaque visage. Impossible. Le travail a nivelé les traits, fondu les caractères: la seule réalité subsistant: tous des travailleurs, de tous pays, de toute origine.

Pour tout esprit objectif, la théorie raciste est inadmissible, car elle se base sur un affreux fatalisme qui fait d'un homme, dès sa naissance, ou un élu ou un réprouvé.

Ange COHEN-SCALI.

Prière à nos correspondants de noter: 1°) *que les communiqués doivent nous parvenir* au plus tard *le jeudi matin au premier courrier le journal étant daté du mardi suivant;* 2°) *que tout ce qui concerne ce genre d'insertion doit être adressé dorénavant non rue des Bergers mais à* Louvet, 24, rue Pierre-Leroux, Paris (7e).

SAMEDI 14 MARS
— A 21 HEURES —

GRANDE SALLE DES SOCIETES SAVANTES

8, rue Danton (Métro: Odéon-St-Michel)

SOIREE EN CAMARADERIE

organisée au bénéfice de « Contre-courant »

AU PROGRAMME:

Jean FABREZI
créateur
de la *Belle de Cadix*

Marga TOSY
de la
« Vache Enragée »

Pierre HIEGEL
dans une présentation
de disques rarissimes

Marie MARCEAU
des
Cabarets parisiens

CLOVYS, Rachel LANTIER et Henri PICARD
dans une reconstitution de la « Muse Rouge 1925 »

Eug. DUFETRE et Marcel LAPORTE (Radiolo)
dans les œuvres de Gaston Couté

Pierre STIL
des
« Deux-Anes »

Fred LENAIN
du
« Grenier de Montmartre »

Robert GAMELIN
du
« Caveau de la République »

Rémy CLARY
du cabaret
« Milord l'Arsouille »

Félix GIBERT
de
l'Odéon

Au piano
d'accompagnement
Nicole RATE

LES FAUX-FRERES
les duettistes **ANDRE et JO**
et les chansonniers
LEO CAMPION
PIERRE DAC
RENE-PAUL

Paul PRIMERT
dans ses poésies
pacifistes et sociales

Spectacle présenté par
Claude VILLON
du Théâtre de l'Humour

ENTRÉE: 150 FRANCS. — La soirée commencera à 21 heures précises et les portes ouvriront à 20 heures. Le spectacle sera réglé pour que nos amis de banlieue aient leur correspondance.